REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

28e Année. N° 2 15 Janvier 1885

AVIS. Prière à nos lecteurs de se réabonner par un mandat-poste à l'ordre de M. Leymarie. L'abonnement continue, sauf avis contraire, et l'année commencée est due entière. Les bureaux de poste prennent les abonnements sans augmentation de prix.

ÉTUDES SUR LE SPIRITISME

PREMIÈRE ÉTUDE (*suite*) (1).

CE QU'IL Y A DANS LE SPIRITISME. — CE QU'IL Y A DE SPIRITISME DANS LES ORIGINES CHRÉTIENNES.

Après nous avoir appris que les premiers chrétiens se servaient de *la table* pour prophétiser (*La Didaché* des douze apôtres), on nous fait connaître le haut rang que les prophètes occupaient alors dans les Églises. Ils marchaient à côté des apôtres, qui tous, d'ailleurs, étaient censés avoir reçu le Saint-Esprit et devaient posséder l'un ou l'autre de ses dons. Saint Paul nous avait déjà fourni un renseignement semblable, mais cette « *instruction,* » qu'on nous donne comme émanée *des douze,* nous apprend quelque chose de plus, c'est que les prophètes chez les premiers chrétiens, étaient considérés à l'égal « *des Grands Prêtres.* » On sait quelle était la haute considération dont jouissait chez les Juifs, le Grand Prêtre de Jéhovah. Ce passage de *La Didaché* mérite d'être cité : « Tout prophète véridique, qui « veut se fixer parmi vous, est digne de la nourriture. De même, « un docteur véridique est, lui aussi, comme l'artisan, digne de « sa nourriture. Tu prendras donc toutes les prémices de l'aire « et du pressoir, des bœufs, et des brebis, et tu les donneras aux « prophètes ; *car ils sont nos grands prêtres.*

(1) Voir la *Revue* du 15 octobre, du 30 novembre et 15 décembre 1884.

« Le dimanche du Seigneur, une fois rassemblés, rompez le « pain et rendez grâces, après avoir confessé vos péchés (1), afin « que votre sacrifice soit pur. Que quiconque a un différend avec « son ami s'éloigne de votre assemblée, tant qu'il n'est pas « réconcilié, afin de ne pas profaner votre sacrifice... (On se confessait les uns aux autres.)

« Élisez-vous des évêques et des diacres dignes du Seigneur, « hommes doux et désintéressés, véridiques et éprouvés; car, « eux aussi, vous rendent le service des prophètes et des doc- « teurs. Ne les méprisez donc pas, car ils sont vos dignitaires, « avec les prophètes et les docteurs. » (*Didaché* des douze apôtres, § 12, 13, 14 et 15.)

Il est bon de rappeler que « les Évêques » avaient commencé par être, dans les réunions, de simples « surveillants » de ces réunions, comme du reste l'indique le mot grec *Episcopoï* (composé de ἐπὶ sur et ὁκοπιῶ, c'est-à-dire ej regarde par-dessus). Ils surveillaient *la table*, soit pour la communion, soit pour la prophétie, et l'on trouve leur nom rapproché de celui du *diacre* qui, lui, s'employait *au service* de la table et de la maison puisque le mot « *diaconos*, » en grec, signifie *serviteur*. Ces fonctions d'*Évêque* et de *diacre* se sont élevées plus tard, quand s'est constituée la hiérarchie ecclésiastique, mais, au premier siècle, elles étaient des plus humbles. Le document étant du second siècle nous montre déjà la fonction de l'Évêque introduite, à côté de celles des prophètes et des docteurs, qu'elle ne tardera pas à remplacer complètement.

On peut appuyer ces observations du témoignage de saint Paul qui nous donne, dans sa *première épître aux Corinthiens*, l'une des plus authentiques, une idée assez complète des fonctions qui existaient de son temps, vers le milieu du premier siècle, au sein des Églises, avec le degré de considération qui était attaché à chacune d'elles. On verra que les évêques n'y figurent même pas. Ainsi après nous avoir fait connaître que les premiers chrétiens *faisaient parler les tables*, *La Didaché* nous a appris que les prophètes marchaient à côté des apôtres et des docteurs. En ajoutant ces mots : « *ils sont nos grands prêtres*, » les auteurs de cet écrit nous font savoir en outre, que « *la prêtrise* » n'existait pas encore, au deuxième siècle, dans l'Église de Christ. « *Le Presbytre* » (πρεσβυτερος, *ancien*) ne figure point dans ce

(1) On se confessait les uns aux autres.

document adressé aux Églises. Le prêtre en effet, ne pouvait y avoir aucun rôle, car, hors la prière dite en commun et *la cène* ou agape partagée entre *les frères*, selon l'exemple donné par Jésus, les chrétiens du premier et du second siècle ne célébraient aucun culte dans leurs assemblées. Le mystère de la *Messe* n'était pas établi, et le partage du pain et du vin n'avait pas le sens mystique du sacrifice sanglant du corps de Jésus qu'on lui a donné plus tard. Quant à la cérémonie de *la cène*, la seule qu'on célébrât dans les assemblées, elle symbolisait à la fois l'*idée d'un partage égal des biens de la terre et* LA COMMUNION FRATERNELLE ENTRE LES MEMBRES DU CORPS DE L'HUMANITÉ PAR LEUR UNION SPIRITUELLE EN JÉSUS-CHRIST, QUI EN ÉTAIT LE CHEF. C'est bien là aussi *un mystère*, mais autrement limpide et rationnel que celui dont l'église a fait ces dogmes insensés de la *présence réelle*, du *rachat par le sang du juste*, de la *transubstantiation* et de la *consécration* par le prêtre.

XI.

Voici comment s'exprime saint Paul sur les fonctions, *nullement sacerdotales*, que *le spiritisme* avait suscité parmi les chrétiens du premier siècle. « Pour ce qui est des dons spirituels, je ne veux pas, mes frères, que vous soyez dans l'ignorance sur ce sujet. Vous savez que vous étiez gentils, entraînés vers les idoles muettes, selon qu'on vous menait. C'est pourquoi je vous déclare qu'aucune personne qui parle par l'esprit de Dieu ne peut dire que Jésus est anathème, et que personne ne peut dire que Jésus est le Seigneur, si ce n'est par le Saint-Esprit (1). Or il y a bien *diversité de dons*, mais il n'y a qu'un *même Esprit*. Il y a aussi diversité de fonctions, mais il n'y a qu'un même Seigneur, comme il y a diversité d'opérations, mais un seul et même Dieu, qui opère toutes choses en tous. Et l'Esprit qui se manifeste dans chacun lui est donné pour l'utilité commune. Car la parole de sagesse est donnée à l'un par l'Esprit; la parole de science est donnée à l'autre par ce même Esprit. Un autre reçoit la foi par ce même Esprit; un autre reçoit du même Esprit le don de guérir les malades; un autre, les opérations des miracles; un autre, la

(1) Par cette façon de parler qui paraît obscure, l'apôtre entendait que celui qui répudiait « le sauveur » était un faux prophète, et, en même temps, que pour comprendre le rôle divin de Jésus, il fallait être animé de l'Esprit-Saint et faire ainsi partie du corps de Christ représenté par l'*Église*, groupée alors autour de la « communauté des Saints. »

prophétie ; un autre, le discernement des Esprits ; un autre, la diversité des langues, et un autre, le don d'interpréter les langues. Mais c'est un même Esprit qui opère toutes ces choses, les distribuant à chacun comme il lui plaît. Car comme le corps n'est qu'un, quoiqu'il ait plusieurs membres et que comme les membres de ce corps, quoique plusieurs, ne forment qu'un seul et même corps, il en est de même de Christ. Car nous avons tous été baptisés *dans un même Esprit*, pour n'être qu'un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres ; et nous avons tous été abreuvés d'un même Esprit. Ainsi le corps n'est pas un seul membre, mais c'en est plusieurs... Aussi lorsqu'un des membres souffre, tous souffrent ensemble avec lui ; et lorsqu'un des membres est glorifié, tous les autres en ont de la joie. Or vous êtes le corps de Christ, et vous êtes ses membres, chacun en particulier. Et Dieu a établi dans l'Église : *premièrement les apôtres, secondement les prophètes*, en *troisième lieu les docteurs*, ensuite ceux qui ont *le don des miracles*, puis ceux qui ont *les dons* de *guérir*, de *secourir*, de *diriger*, de *parler diverses langues*. Tous sont-ils apôtres? Tous sont-ils prophètes? Tous sont-ils docteurs? Tous ont-ils le don des miracles? Tous ont-ils le don de guérir les malades? Tous parlent-ils diverses langues? Tous interprètent-ils? Mais désirez avec ardeur des dons plus utiles, et, je vais vous montrer la voie la plus excellente... » (I. Epître aux Corinthiens, chapitre XII.)

Quelle est cette voie si excellente, selon l'apôtre, que tous les dons du Saint-Esprit, la *Prophétie*, la *Science*, la *Foi* ne servent de rien, si on s'en écarte. Cette voie, c'est la charité! « Quand même, s'écrie-il, je parlerais toutes les langues des « hommes et même des anges, si je n'ai point la charité, je ne « suis que l'airain qui résonne et la cymbale qui retentit. » Et par *charité*, saint Paul n'entendait pas l'aumône ni les macérations de la chair, car il ajoute : « Et quand même je distribue- « rais tout mon bien pour nourrir les pauvres et que même je « livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai point la charité, « cela ne me sert de rien. » Ici l'apôtre inspiré se met à chanter un hymne véritable en faveur de ce qu'il tient, avec Jésus, pour la plus grande vertu : « La charité, s'écrie-t-il, est patiente et pleine de bonté. Elle n'est ni envieuse, ni orgueilleuse, ni insolente. Elle n'est point malhonnête et n'agit point par intérêt. Elle ne s'aigrit point, ne diffame point et ne calomnie jamais. Elle ne se réjouit jamais de l'injustice, mais elle se complaît dans

la vérité. Elle excuse tout ; elle croit; elle espère ; elle supporte tout. La charité est immortelle. Pour ce qui est des prophéties, elles seront abolies et le don des langues cessera et la connaissance même en sera anéantie, car nous ne connaissons (par les langues) qu'imparfaitement et nous ne prophétisons qu'imparfaitement ; mais quand la perfection sera venue, alors ce qui est imparfait n'aura plus de raison d'être... »

Quel lyrisme et quelle profondeur de pensée! Ah ! que c'est bien là le *vates*, prophète et poète à la fois, mais penseur avant tout, penseur, c'est-à-dire ne subordonnant jamais son *Moi pensant* à la force inconnue qui l'agite. Celui-là, comme le disait déjà La Bible, en parlant de Moïse, inspiré ou non, « s'entretient avec Dieu bouche à bouche, » (*Nombres*, XII, 8). Qu'est-ce à dire? Tout simplement qu'il n'y a qu'une raison, qui est Dieu, le Seul, l'Unique, *le Moi conscient de l'Univers*, et que c'est par elle que l'homme communie avec le divin toutes les fois qu'il voit la vérité lui resplendir dans la sainte harmonie des lois et l'ineffable logique des choses!

Un mot encore avant de laisser ce sujet que je reprendrai dans une autre étude. (Je veux dire : la communion intellectuelle de l'homme avec Dieu.)

Si j'ai cité, quoique hors du sujet, le beau passage de saint Paul, sur la charité, je ne voudrais pas qu'on pût croire que j'ai voulu me servir de l'autorité de saint Paul pour faire la leçon aux spirites. Ils n'en ont pas besoin, car ils ont toujours ce mot à la bouche et le placent volontiers partout en épigraphe sous cette forme évangélique : « hors la charité point de salut. » (Ce qui vaut en tout cas, infinement mieux que la sotte et outrecuidante formule : « hors de l'Église point de salut ».) Je l'ai fait pour avoir occasion de remarquer que la charité comme l'entend saint Paul et comme elle est exposée dans la personne de Jésus et dans toute l'œuvre évangélique, cette charité toute faite d'amour fraternel et de bienveillance mutuelle, émane de la conception théosophique propre à l'idée chrétienne et qui ne se retrouve dans aucune autre conception générale, antérieure ou postérieure. Cette conception donne une explication des rapports de l'homme avec le divin qui, après avoir inspiré la prédication évangélique et fondé *la communauté des Saints*, est restée ignorée du monde et des successeurs des apôtres pour avoir été voilée tout d'abord sous les allégories, les mythes, les symboles et s'être ensevelie ensuite dans des dogmes incompréhensibles, des lé-

gendes et des personnifications fabuleuses, qui ont fini par constituer cette mythologie chrétienne si absurde aux yeux de tous ceux qui s'obstinent *dans la lettre* et ne veulent pas chercher l'idée sous la fable, comme on fait en brisant l'os pour en extraire la moelle, ou l'amande pour en avoir le noyau. Ce noyau contient cependant la nourriture la plus saine et la plus savoureuse qui ait jamais été donnée à l'esprit humain.

Il porte en lui la semence de l'immortalité personnelle assurée par l'*éternité de l'espèce*, dont l'âme collective est un rayon de la raison divine et par conséquent dite coéternelle au PÈRE. C'est grâce à la communion existant par l'*Esprit* qui est le *rapport* du Père au fils, en même temps que l'âme du monde des anciens que s'accomplit l'union de l'homme avec l'unité divine source de tout progrès et but suprême de la vie parfaite. C'est là cette fraternité humaine, reliant tous les hommes en *Jésus-Christ* comme les membres d'un seul corps. — Pourquoi en Jésus-Christ? — Parce que, dans le symbolisme évangélique, la figure de Jésus-Christ, « à la fois fils de Dieu et fils de l'homme, » représentait cette conception idéale d'une humanité terrestre, dont *le corps spirituel* était et reste à construire au moyen d'un ordre social fait de dévouement, de justice, d'égalité, d'amour fraternel, qui devait réaliser « le règne de Dieu sur la terre comme au ciel » et dont la communauté des saints, établie entre les disciples de Jésus devait être le premier noyau et le parfait modèle.

C'est aussi dans cette épître, chapitre xv, que se trouvent ces paroles très justement invoquées par le spiritisme contemporain à l'appui de l'immortalité de l'âme et de sa forme périspritale, persistante après la dissolution du corps terrestre : « Mais quelqu'un dira : « Comment ressusciteront les morts, et avec quel « corps viendront-ils? Insensé, ce que tu sèmes ne prend point « vie, s'il ne meurt auparavant. Et à l'égard de ce que tu sèmes, « tu ne sèmes pas le même corps qui doit naître, mais le simple « grain, comme il se rencontre, soit de blé, soit de quelque autre « semence... Le corps est semé corruptible ; il ressuscitera incor- « ruptible. Il est semé méprisable ; il ressuscitera glorieux. Il « est semé infirme, il ressuscitera plein de force. Il est semé « corps animal ; il ressuscitera corps spirituel. Il y a un corps « animal et un corps spirituel... » Le reste du chapitre est incompréhensible pour ceux qui n'ont pas la clef du mystère de l'immortalité par le Christ. Saint Paul lui-même nous en prévient.

« Ce que je vous dis est un *mystère*, mais voici : nous ne serons « pas tous morts, mais nous serons tous changés, car il faut que « ce corps corruptible soit revêtu de l'incorruptibilité et que ce « corps mortel soit revêtu de l'immortalité... » Malheureusement ces explications, fort raisonnables, et qui nous dévoilent une théorie toute semblable à celle du spiritisme moderne, se trouvent associées aux formes fabuleuses dont l'idée chrétienne a été revêtue dès l'origine pour en dérober l'intelligence au vulgaire. Or, il est arrivé que l'idée, cachée sous le mythe, sous la fable, sous le symbole s'est perdue, et que les formes extérieures seules sont restées. Ce qui prouve une fois de plus combien est grand et *bête* ce crime contre le Saint-Esprit, « *le seul qui ne puisse être remis*, » qui consiste à mettre la lumière sous le boisseau.

Malheureusement lorsqu'on est entré dans la voie de la fable et de la fiction, on s'y enfonce de plus en plus. C'est ce qui est arrivé à l'Église catholique, qui n'a pas cessé depuis l'établissement de sa hiérarchie sacerdotale d'accumuler absurdités sur absurdités. Si bien qu'à partir du concile de Nicée, il semble que chaque concile ait voulu se donner la gloire d'ajouter quelque nouvel outrage à cette Raison éternelle, dont le Jésus de l'Évangile, sous le nom de *logos*, avait été présenté aux hommes comme l'incarnation de l'humanité. On est allé ainsi toujours de plus fort en plus fort jusqu'à nos jours, où en face d'un siècle incrédule et sceptique, on en est venu à proclamer en même temps l'Immaculée Conception de la Vierge et l'infaillibilité du pape! mais tôt ou tard un jour arrive où les populations, dont ces erreurs, ces fictions, inventées d'abord dans un but d'honnête piété, ont prolongé l'enfance intellectuelle, ayant cessé d'y croire, on voit les peuples se retourner contre les instituteurs et les pasteurs des âmes qui les ont maintenues durant des siècles dans l'ignorance et la superstition, et rendant la caste entière responsable des misères dont ils souffrent, ils les accusent de les avoir trompés, les accablent d'outrages, et à la première insurrection victorieuse, les immolent à leurs ressentiments (1).

(*A suivre.*) CH. FAUVETY.

(1) Il est fait ici allusion à un fait qui nous fut raconté, peu de temps après les événements de la Commune, par un témoin oculaire, ayant joué je ne sais plus quel rôle dans cette affaire, probablement celui de garde national, car il venait, quand je le vis, d'échapper comme tel aux massacres affreux faits au Père-Lachaise par l'armée de Versailles. C'est donc en mai 1871 que la chose s'est passée, dans cette dernière

OF PROCEEDINGS OF THE SOCIETY FOR PSYCHICAL RESEARCH.

3° RAPPORT DU COMITÉ LITTÉRAIRE.

Comité : W. F. BARRETT, F. R. S. E. : Chas C. MASSEY ; Rev. W. Stainton MOSES, M. A. ; F. PODMORE, M. A. ; and Edmund GURNEY. M. A., and F. W. H. MYERS. M. A., Hon. SECS.

Une théorie des apparitions. — La science de nos jours, libre désormais, à, sur celle d'autrefois, l'immense privilège de pouvoir sans crainte aucune, demander ses lettres de créance à toute chose qui réclame sa place au soleil. Elle a le droit — droit dont elle a usé, et parfois même abusé, dans ses conclusions trop hâtives — de chercher la vérité dans tous les domaines ; d'appeler à sa barre les phénomènes du monde invisible, aussi bien que ceux du monde visible. Elle devrait donc, ce semble, avoir à cœur d'éclaircir les questions restées jusqu'à présent dans l'obscurité la plus profonde. Cependant certains savants, oubliant qu'à tout droit est lié un devoir, ignorent ou feignent d'ignorer toute une série de faits dont l'explication serait pourtant de la plus haute importance pour l'étude intime de l'homme.

Si on voulait les en croire, on en finirait une fois pour toutes avec ces questions sans cesse enterrées et toujours renaissantes qui viennent constamment battre en brèche, saper jusque dans leurs fondements les murs vermoulus de leur édifice scientifique ; on étendrait un vaste éteignoir *sur toutes ces choses de l'autre monde* ; on les empêcherait *d'être*, comme on empêchait jadis la terre de *tourner*.

Heureusement tous ne sont pas de cette trempe. Il s'en est trouvé — pas dans notre pays, hélas ! — qui estiment qu'en dehors des lois actuellement connues et généralement admises, il en est d'autres, de nature différente peut-être, mais non moins suscepti-

semaine de la Commune de Paris, justement appelée la *Semaine sanglante*. On conduisait les otages au supplice. Tous, ou à peu près tous, étaient prêtres ou moines. Ils avançaient péniblement au milieu d'une foule exaspérée et hurlante. L'un des religieux, qui avait conservé tout son calme et semblait plus surpris qu'effrayé de ce spectacle et du dénoûment qui se préparait, avisant auprès de lui une femme du peuple qui, tout en criant avec les autres, paraissait intelligente et de sang-froid, lui demanda : « Mais, mon Dieu, que vous avons-nous fait pour nous haïr ainsi ? — Vous nous avez trompés, lui fût-il répondu. — Nous ! Et comment ? — En ne nous enseignant que des mensonges. » — Le malheureux baissa la tête et continua, morne et pensif, à marcher au supplice, victime résignée, comme son maître, à expirer le crime séculaire que d'autres, venus avant lui, avaient commis en mettant la lumière sous le boisseau.

bles d'une rigoureuse démonstration, qu'on aurait tort de ne pas étudier.

La loi qui régit les apparitions, est une de celles-là. Les auteurs du travail dont j'ai à vous entretenir font porter leur enquête uniquement sur les apparitions de personnes vivantes, qui, — cela est bien connu — se produisent le plus communément au moment de quelque grand danger ou à celui de la mort. Ils ne se laissent pas arrêter par les arguments de ceux d'entre les savants qui trouvent plus commode de nier que d'examiner avec soin ces faits étranges. Ils pensent qu'on n'a rien prouvé quand on a doctoralement déclaré qu'il n'y a là que des cas d'hallucination morbide, et que les coïncidences qui se produisent (comme lorsque quelqu'un voit un ami au moment précis de sa mort) sont purement et simplement l'effet du hasard. D'ailleurs lesdits savants reconnaissent eux-mêmes qu'il est fort difficile d'expliquer tous les phénomènes de cette façon sommaire. Mais ils persistent néanmoins dans leur opinion, parce que, disent-ils, si on admettait une corrélation quelconque entre l'apparition supposée et le mourant, il y aurait là « un renversement de l'ordre de la nature » ; comme si la nature était tellement connue qu'il n'y eût rien de possible en dehors de ce que nous savons. Ce n'est donc pas ainsi qu'on résoudra ce problème. Si l'on veut arriver à une solution satisfaisante, il faudra dresser, s'il est possible, une sorte de statistique, comprenant, d'une part, les faits qui ne sont que subjectifs, et d'autre part, ceux qui se présentent avec un caractère objectif.

Au lieu donc de nous parler sans cesse de l'impossibilité des phénomènes en question, qu'on interroge, qu'on s'enquière, et qu'on se rappelle aussi, combien, parmi les choses que nous connaissons aujourd'hui, ont été *impossibles* dans un autre temps! » Il n'y a point de pierres dans le ciel, disait un jour Lavoisier, il ne peut donc pas en tomber sur la terre. » Et voyez l'inconvenance de ces pierres qui n'existent pas, et qui toutefois tombent, malgré l'arrêt de l'illustre chimiste. Arago était bien plus dans la vérité lorsqu'il s'exprimait ainsi: « Le mot *impossible* est un mot vide de sens en dehors du domaine des mathématiques. »

Les faits dont s'occupent nos auteurs, ont été connus dès la plus haute antiquité ; mais bien loin de les expliquer d'une manière rationnelle, on leur a, de tout temps, attribué une origine plus ou moins miraculeuse. Et il était impossible qu'il en fût autrement. Aujourd'hui nous savons qu'il existe une connexion

intime entre les apparitions proprement dites, et d'autres faits plus simples tels que la transmission de pensée et de sensation.

Pour désigner cet ensemble de phénomènes plus ou moins étranges, on a imaginé un nouveau mot, celui de *télépathie*. Et bien que les manifestations les plus élevées de cette force, les apparitions, dépassent les plus humbles de toute la distance qui sépare l'éclair de l'étincelle qui jaillit d'une peau de chat, cependant les moindres communications à distance peuvent servir à expliquer et à corroborer les plus hautes.

Partant de ce point que les communications à distance en dehors les canaux sensoriels reconnus, sont réelles, et les considérant toutes ensemble comme *un tout*, ils établissent une hypothèse qui, si elle était vérifiée un jour, élargirait immensément les limites dans lesquelles on a voulu enfermer les lois qui régissent la partie la plus profonde de notre être, et mettrait dans une évidence lumineuse ce fait que loin d'avoir achevé l'étude de l'homme, on en est encore à balbutier les premiers éléments de cette science si complexe. Ils pensent que, en entrant courageusement dans la voie nouvelle qu'ils indiquent, on arrivera peut-être à savoir ce que nous sommes en réalité.

Donc ce que se propose la Société des Études psychiques, c'est de prouver, par l'examen attentif des faits, — ce que beaucoup d'entre nous admettent déjà, savoir le lien étroit qui unit les cas en apparence les plus disparates des communications à distance. Et pour faciliter leur démonstration, ils classent tous les phénomènes — se conformant en cela à la division même de nos facultés mentales — en *émotions, volonté, sens, intelligence*.

Ils supposent que « l'impression télépathique arrive d'abord à la région inconsciente (sub-conscious) de l'esprit, d'où elle ressort consciente par le canal qui s'y prête le mieux. » Mais, ajoutent-ils, nous ne pouvons pas dire ce que c'est qui détermine si l'empression doit être sentie sous forme d'émotion : tristesse ou joie diffuse; ou si elle doit tomber sur les nerfs moteurs et pousser à l'accomplissement de quelque action particulière; ou si elle doit être interprétée par les centres sensoriels comme une figure visible, un son, un attachement, une saveur, une odeur; ou enfin si elle doit être conçue comme un phrase ou une idée. »

Voici maintenant les faits. Il est inutile, n'est-ce pas, de faire remarquer que tous sont l'objet du plus scrupuleux examen, et qu'on choisit, pour les communiquer au public ceux qui en paraissent le plus dignes. A cet égard nous pouvons nous en rapporter à

eux. Aussi, pour abréger autant qu'il est possible ce compte rendu, ne citerons-nous ni les noms des personnes ni leurs qualités. Et laissant de côté tous les accessoires, nous ne prendrons dans les faits eux-mêmes que l'insdispensable, la moelle, si l'on peut ainsi dire.

Dans le premier fait cité, il est question d'un étudiant, nullement sujet aux hallucinations, qui, tout à coup, un soir, se sentit extrêmement malade, tremblant, sans aucune cause apparente. Il était effrayé, et malgré tous ses efforts ne pouvait s'appliquer à rien. Il se persuada qu'il allait mourir. S'étant rendu chez un ami, celui-ci s'exclama à sa vue, lui servit du whisky, et, pour le distraire, apporta un tric-trac. Impossible de jouer. Cet état de malaise étrange dura plusieurs heures. Enfin il se produisit une sorte de détente, et le lendemain matin tout était passé. Dans l'après-midi, il reçut une lettre qui lui annonçait que la veille — au temps où lui-même se croyait mourant — son frère jumeau était mort.

Un magnétiseur d'une grande puissance et d'un dévouement à toute épreuve (Henri Staffort Thompson) a communiqué à la Société d'études psychiques, le fait suivant qui est curieux en ce qu'il n'est ni tout à fait spontané ni tout à fait magnétique. Le sujet était une petite fille qu'il avait guérie d'un mal d'yeux, suite d'une fièvre cérébrale. « Je remarquai, dit-il, qu'elle lisait naturellement la pensée. Je fis avec elle de nombreuses expériences, et à la fin, je n'avais plus besoin d'exprimer ce que j'avais à dire, car elle connaissait toujours ma pensée. Un jour, un certain Dr Simson, à qui je montrais quelques-unes de ces expériences, me demanda de vouloir qu'elle allât prendre, dans un grand vase rempli de fleurs, une branche de bruyère pour me l'apporter; ce qu'elle fit aussi rapidement que si je lui avais parlé. Toutes ces expériences avaient eu lieu, l'enfant étant éveillée, et non durant le sommeil mesmérique.

Dans le fait suivant, nous voyons l'impression télépathique agir à distance avec une puissance irrésistible sur la volonté du sujet, quoique cependant l'agent ne s'attendît à rien de pareil. C'est un contre-maître maçon qui le raconte. Comme il travaillait assez loin de sa demeure, il emportait tous les matins son déjeuner et ne rentrait jamais dans la journée. Un jour, toutefois, il sentit soudain un violent désir de retourner chez lui. Il essaya d'abord de n'en tenir aucun compte. Mais rien n'y fit. De minute en minute le désir devenait plus véhément. L'impatience

le gagnait, il était mal à son aise. Finalement, ne pouvant plus résister à cette impulsion étrange, il quitta son ouvrage. Arrivé à sa porte, il frappa. Ce fut une sœur de sa femme qui vint lui ouvrir. Elle parut étonnée en le voyant, et lui dit : « Mais comment avez-vous su? » — « Su quoi? » — « Ce qui est arrivé à Marie-Anne » (la femme du maître maçon). — Mais je ne sais rien. » — Alors pourquoi êtes-vous ici à cette heure? » — « Je puis à peine vous le dire. Il me semblait que je devais venir. Mais qu'y a-t-il? » « Alors elle me raconta que ma femme avait été renversée par un cab et sérieusement blessée, il y avait une heure environ, et depuis elle n'avait cessé de m'appeler auprès d'elle par les cris les plus déchirants. » Quoiqu'elle fût très malade, elle me reconnut, et tendant les bras me serra contre elle. Ma présence sembla la tranquilliser, elle s'endormit. »

On aperçoit sans peine ici, le rapport qui existe entre le fait provoqué et le fait spontané. Dans l'un et l'autre cas le sujet agit sous une impulsion dont il ignore l'origine, et à laquelle néanmoins il ne peut se soustraire. Ce qui prouve combien nous sommes loin encore de nous connaître tout entiers.

La troisième classe des phènomènes est celle où il est question d'impressions parfaitement distinctes produites sur les sens. On sait que dans les expériences magnétiques, une souffrance locale peut se transmettre du magnétiseur au sujet. Le même fait se produit-il spontanément? Si oui — et pour rendre la chose évidente — la souffrance ainsi sentie, devra être subite, nettement localisée et indépendante de toute cause ordinaire. A cette catégorie appartient le fait suivant : On raconte qu'un jour, Louis Blanc ressentit tout à coup un choc, de tout point semblable à celui qu'on éprouverait si on avait le bras traversé par une arme blanche. Or, à ce moment même, son frère, Charles Blanc était réellement blessé au bras dans un duel.

Voici un exemple du même genre dont l'héroïne est une dame. Elle écrit qu'un matin elle s'éveilla en sursaut sous l'impression d'un violent coup reçu à la bouche. Il lui semblait que sa lèvre supérieure était fendue et saignait. Elle y appuya un mouchoir, et fut très étonnée de n'y pas voir de sang en l'enlevant quelques instants après. Elle s'aperçut alors seulement qu'elle était au lit et ne voyant rien qui eût pu lui donner un pareil coup, elle pensa qu'elle avait rêvé. Il était sept heures. Deux heures plus tard son mari qui était sortit dès l'aube pour canoter, revint. De temps à autre, il portait son mouchoir à sa bouche, comme elle-

même avait fait. Que s'était-il donc passé? Tout simplement ceci: Pendant qu'il était sur l'eau une rafale avait brusquement renversé le gouvernail qui l'avait atteint à la bouche et blessé à la lèvre supérieure, d'où le sang avait jailli en abondance et coulait encore. Vérification faite, on reconnut que l'accident était arrivé au moment précis où la dame avait cru sentir le coup qui l'avait réveillée.

Dans l'exemple suivant, il s'agit d'une impression auditive. La personne à qui le fait est arrivé raconte qu'un matin, au moment de son réveil, elle entendit la voix d'un ancien condisciple, mort il y avait un an ou deux, disant: « Votre frère et Henriette ne sont plus. » « Ces mots me semblaient comme une voix des invisibles. » Quelques temps après — c'était avant la pose du câble transatlantique — une lettre d'Amérique vint lui annoncer qu'en effet, son frère et Henriette (femme de son frère) étaient morts du choléra. Mais ce qu'il y a de particulier ici, c'est que tous deux vivaient encore lorsque les paroles que nous avons citées, furent entendues.

Ces exemples forment une transition naturelle à la transmission de conceptions plus abstraites, dans le genre de celle-ci: Un jour du mois de novembre 1855, quelques amis étaient réunis dans une maison de campagne; et comme, à cause du mauvais temps ils ne pouvaient pas sortir, ils s'amusaient à lire à haute voix. Pendant la lecture, s'imposa irrésistiblement à une des dames présentes, l'idée qu'un frère qu'elle aimait beaucoup, se noyait; que la glace s'était rompue sous lui, et que le courant l'avait entraîné dessous. Il était cependant peu probable que cela fût, car le temps était alors exceptionnellement doux. On apprit plus tard que ce frère avait réellement été en péril, s'étant jeté à l'eau pour en retirer un camarade qui sans lui aurait péri.

Ici l'idée transmise au sujet, renferme encore une certaine part d'émotion; elle n'est donc abstraite qu'en ce sens qu'elle présente, non un objet, mais un événement. Le cas suivant se présente sous un forme purement *intellectuelle*: « Je retournais chez moi, raconte celui qui a communiqué le fait, vers huit heures du soir, quand tout à coup, comme un éclair, pénétra dans mon esprit cette idée qu'un Hollandais de mes amis, qui savait à peine l'anglais (et qui devait venir me voir le soir même) me demanderait ce que signifiait en hollandais l'expression « to wit ». L'impression était si vive qu'en arrivant à la maison j'en parlai à ma femme. Puis j'écrivis ces mots dans un coin du journal

que je lisais. Dix minutes après, notre Hollandais arriva et presque aussitôt me fit cette question : » Que signifie en hollandais « to wit ». Je lui montrai le journal avec ce que j'y avais écrit, disant : « Vous le voyez, j'étais prêt à vous répondre. » J'appris qu'il avait résolu de me faire sa question au moment de quitter sa maison, ayant l'intention de faire le soir même la traduction d'un passage anglais où se trouvaient ces mots. Le temps de sa résolution correspondait (autant que nous pûmes nous en rendre compte) à celui de mon impression. »

(A suivre.) Traduit par M. D. METZGER.

ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE D'ALLAN-KARDEC.

Tandis que des esprits qui se croient indépendants et qui, en réalité ne sont que les serviteurs aveugles des préjugés matérialistes, s'efforcent de tourner en ridicule le spiritisme et les spirites, le spiritisme poursuit sa marche progressive et s'affirme hautement sur tous les points de la terre.

C'est ainsi que nous lisons dans les numéros du 3 et 15 octobre dernier, du *Reformador* (journal qui se publie à Rio-de-Janeiro (Brésil), le récit de deux imposantes manifestations qui ont eu lieu dans cette capitale, pour célébrer le 80e anniversaire de la naissance d'Allan-Kardec.

L'une a été faite par la *Fédération spirite Brésilienne*, dont le *Reformador* est l'organe, l'autre par la *Société Académique*: *Dieu, Christ et Charité.* Des représentants d'un grand nombre de sociétés, et de groupes spirites, se trouvaient à ces réunions.

Nous croyons faire plaisir aux lecteurs de la Revue, en leur donnant la traduction du remarquable discours, prononcé à cette occasion, par le président de la *Fédération Brésilienne* : 1804 — 3 octobre 1884.

« Allan-Kardec a synthétisé les principes qui, par l'ordre de Dieu ont été révélés aux hommes du passé, en temps et lieux différents, selon le génie et le degré d'avancement moral et intellectuel des diverses races humaines ; il y a près de dix-neuf siècles que le sublime Missionnaire de la Terre, a répandu sous le voile de la parabole, les semences fécondes de toutes les vertus, de toutes les grandes vérités, dont l'acquisition parfaite, agrandira l'âme de l'homme qui aura parcouru les étapes de son pèlerinage sur ce monde d'épreuves.

« Il était impossible à Jésus de présenter la vérité dans toute sa splendeur, l'homme ne pouvant pas alors la bien comprendre et devant acquérir le mérite de la découvrir par ses efforts. Par notre travail, nous avons peu à peu soulevé le voile qui la cachait à notre vue, afin de n'être pas éblouis par sa splendeur excessive.

« A mesure que l'humanité marchait, les découvertes de la science, les conditions de l'existence morale se modifiaient, et de nouvelles révélations, éparses et isolées, vinrent, grâce à des efforts divers, rappeler ce que le Christ avait enseigné, donner le sens, de plus en plus exact, de ses expressions figurées, de son langage si imagé et si bien fait, pour que l'homme, en cherchant à le bien comprendre, pût pénétrer, tous les jours davantage, dans les profonds mystères de la création.

« Le temps marchait, des luttes gigantesques et formidables avaient secoué et révolutionné les sociétés, des centaines de peuples avaient disparu et il en surgissait d'autres moins corrompus par la richesse et plus aptes à s'élever à l'aide des grands principes qui, de la Judée, s'étaient répandus dans le monde entier.

« L'heure annoncée par le Christ arriva ; les envoyés du Très-Haut descendirent des régions célestes, pour communiquer aux hommes les sublimes enseignements qu'ils étaient en état de comprendre et d'accepter ; les médiumnités se développèrent de toutes parts et des faits, revêtus d'un caractère merveilleux, réveillèrent notre curiosité, provoquèrent une étude sérieuse, de laquelle naquit la science spirite ; cet élément puissant de progrès, ce flambeau brillant, dispersa les ténèbres dont les grands problèmes de la création sont enveloppés.

« Des missionnaires qui ont défendu les nouvelles idées, se détache la figure d'Allan-Kardec ; ce dernier, coordonnant les enseignements puisés de toute part, forma le célèbre corps de doctrine dont le nom est si connu au sein des sociétés éclairées.

« C'est dans cette œuvre que nous trouverons les principes de la doctrine spirite ; les développements qu'elle a déjà eus et qu'elle continuera à avoir dans l'avenir, accéléreront la marche de l'humanité terrestre vers le perfectionnement indéfini.

« La rédaction du *Reformador* ne peut s'empêcher de se réjouir avec ses frères en croyance, en ce jour où le monde spirite célèbre le 80e anniversaire de la naissance de ce grand novateur.

« Allan-Kardec, salut ! »

Comme on le voit, le nom d'Allan-Kardec est aussi honoré

de l'autre côté de l'Atlantique qu'en Europe, et les idées spirites y comptent des partisans nombreux, ardents et éclairés.

ANNA TOURNIER.

SWEDENBORG ET LE SPIRITISME

Suite, voir la *Revue* du 15 décembre 1884.

IV

Swedenborg prétend aussi avoir découvert le *Monde des Esprits.*

« Le monde des Esprits, dit-il, n'est pas le ciel, ce n'est pas « non plus l'enfer, mais c'est un lieu ou un état moyen entre « l'un et l'autre ; c'est là, en effet, que l'homme vient d'abord « après la mort et ensuite, après y avoir passé un temps selon « sa vie dans le monde, il est ou élevé dans le ciel ou jeté dans « l'enfer. Le monde des Esprits est un lieu moyen entre le ciel « et l'enfer... Dans le monde des Esprits le nombre des habi- « tants est considérable, parce que c'est là que tous se rendent « d'abord et que tous sont examinés et préparés... Les hommes « après la mort, dès qu'ils viennent dans le monde des Esprits, « sont exactement distingués par le Seigneur ; les méchants « sont aussitôt liés à la Société infernale dans laquelle ils avaient « été dans le monde, quant à l'amour régnant ; et les bons sont « aussitôt liés à la Société céleste dans laquelle aussi ils avaient « été dans le monde, quant à l'*amour*, à la *charité* et à la *foi*.»

« Le monde des Esprits étant un état moyen entre le ciel et « l'enfer chez l'homme est aussi par conséquent un lieu moyen ; « au-dessous sont les enfers, et au-dessus sont les cieux. Tous « les enfers ont été fermés du côté de ce monde, ils n'ont d'ou- « verture que par des trous et des fentes comme ceux des rochers « et par de larges gouffres qui sont gardés afin que personne ne « sorte que par permission, ce qui arrive aussi quand il y a quel- « que nécessité instante... Le monde des Esprits apparaît comme « vallée entre des montagnes et des rochers, çà et là abaissée et « élevée. Les portes du côté des sociétés célestes ne se présen- « tent qu'à ceux qui ont été préparés pour le ciel et ne sont point « trouvées par les autres ; pour aller du monde des Esprits vers « toutes les sociétés, il y a une seule entrée, après laquelle il n'y « a qu'un chemin, mais qui dans sa montée se divise en un grand « nombre d'autres. Les portes du côté des enfers ne se présen-

« tent aussi qu'à ceux qui doivent y entrer ; alors elles leur sont « ouvertes, ils voient des antres obscurs et comme fuligineux, « conduisant par une direction oblique vers le bas dans un « abîme où il y a de nouveau plusieurs portes : de ces antres « s'exhalent des vapeurs noires et fétides que les bons esprits « évitent parce qu'ils les ont en aversion, tandis que les mau- « vais esprits les recherchent parce qu'elles leur plaisent ; car au- « tant chacun dans le monde s'est plu dans son mal, autant « après la mort, il se plaît dans l'infection à laquelle son mal « correspond. »

V

Le théosophe passe ensuite à la description de l'*Enfer*, tel qu'il assure l'avoir vu. « L'enfer, dit-il, a été distingué en société de « la même manière que le ciel, et aussi en autant de sociétés « qu'il y en a dans le ciel, car chaque société dans le ciel a une « société qui lui est opposée dans l'enfer et cela à cause de l'é- « quilibre. Mais les sociétés dans l'enfer ont été distinguées selon « les maux et par suite selon les faux, parce que les sociétés « dans le ciel sont distinguées selon les biens et par suite selon « les vrais. Qu'il y ait un mal opposé à chaque bien et un faux « opposé à chaque vrai, c'est ce qu'on peut savoir en ce qu'il « n'existe rien sans rapport avec un opposé, et que d'après l'op- « posé, on connaît la qualité d'une chose et dans quel degré elle « est et que de là résulte toute perception et toute sensation. « C'est pourquoi le Seigneur pourvoit continuellement à ce que « toute société du ciel ait son opposé dans une société de l'enfer « et qu'entre elles il y ait équilibre. »

« Il m'a été donné, dit Swedenborg, de plonger mes regards « dans les enfers et de voir quels ils sont au dedans... Quelques « enfers m'ont apparu à la vue comme des cavernes et des antres « dans des roches se dirigeant dans l'intérieur, et de là aussi dans « l'abîme, obliquement ou perpendiculairement. D'autres enfers « m'ont apparu à la vue comme des tanières et des repaires, tels « que sont ceux des bêtes sauvages dans les forêts ; d'autres « comme des galeries, et des souterrains tels que sont ceux des « mines avec des antres vers les parties inférieures ; la plupart « des enfers sont à trois rangs, l'un sur l'autre ; les plus élevés « apparaissent obscurs à l'intérieur, parce que là les infernaux « sont dans les faux du mal ; les plus bas apparaissent ignés parce « que là les infernaux sont dans les maux mêmes... Dans quel-

« ques enfers il apparaît comme des décombres de maisons et de « villes après des incendies, c'est là qu'habitent et se cachent les « esprits infernaux. Dans les enfers moins rigoureux il apparaît « comme des baraques mal construites, contiguës en quelques « endroits en forme de ville, avec des rues et des places ; au-de- « dans de ces baraques habitent les esprits infernaux, con- « tinuellement dans des querelles, des inimitiés, des batailles et « des déchirements ; dans les rues et dans les places, on ne voit « que vols et déprédations. Dans certains enfers il n'y a que des « lieux de débauche qui sont affreux à voir, remplis d'ordures et « d'excréments de tous genres. Il y a aussi de sombres forêts « dans lesquelles les esprits infernaux sont errants comme des « bêtes sauvages et là se trouvent aussi des antres souterrains « dans lesquels se réfugient ceux qui sont poursuivis par d'au- « tres. Il y aussi des déserts où tout est stérile et sablonneux et, « en quelques endroits se trouvent des roches escarpées dans « lesquelles il y a des cavernes. En d'autres endroits se trouvent « aussi des baraques ; c'est dans ces lieux déserts que sont reje- « tés des enfers ceux qui ont souffert les plus grands tourments, « principalement ceux qui, dans le monde, ont surpassé les au- « tres dans l'art de tramer et de machiner des artifices et des « fourberies ; telle est, en dernier lieu leur vie ! »

VI.

La grande préoccupation de Swedenborg, ainsi qu'on le voit par ces tableaux extraordinaires, c'est d'établir des *Correspondances* entre toutes les choses terrestres et toutes les choses de l'autre vie. « Dans le monde spirituel, répète-t-il encore, ou dans « le monde où sont les Esprits et les Anges, il apparaît des choses « semblables à celles qui sont dans le monde naturel ou dans le « monde où sont les hommes et tellement semblables qu'il n'y « a aucune différence quant à la face externe ; il y apparaît des « plaines, il y apparaît des montagnes, des collines et des rochers « et, entre ces objets, des vallées ; il y apparaît aussi des eaux et « plusieurs autres choses qui sont sur la terre ; mais néanmoins, « toutes ces choses sont d'origine spirituelle ; aussi apparaissent- « elles devant les yeux des Esprits et des Anges et non devant « les yeux des hommes, parce que les hommes sont dans le monde « naturel... Que le monde spirituel soit tel, c'est ce que ne peut « comprendre l'homme naturel ni à plus forte raison l'homme « sensuel, c'est-à-dire celui qui ne croit que ce qu'il voit des yeux

« de son corps et touche de ses mains, par conséquent que ce « qu'il a saisi par la vue et le toucher et d'après quoi il pense, ce « qui fait que sa pensée est matérielle et non spirituelle. »

Le théosophe se rapproche ici du spiritualisme expérimental et il doit être évident pour nous que Swedenborg n'a imaginé ces théories qu'après avoir eu des visions semblables à celles de certains médiums contemporains.

Il résulte, en effet, de recherches faites avec le concours de personnes dignes de foi, que le véritable *monde des Esprits* ressemble par certains points au monde surnaturel que nous venons d'entrevoir. Si l'on en croit ces révélations, il existe, autour de notre globe, et aux confins de son atmosphère, un séjour spécial où se tiennent de préférence les Esprits avancés. Là, il n'y a pas que des humains désincarnés : des arbres, des fleurs, des bosquets embellissent ces espaces paisibles. Il est, en outre, possible aux Esprits d'organiser à leur fantaisie leur monde céleste ; d'y attirer même des périsprits d'animaux, d'oiseaux, d'insectes, etc. ; enfin de s'y faire une vie fluidique particulière, très heureuse, très belle et n'ayant aucun rapport avec celle des esprits troublés, errant sur notre sol.

VII.

On a trouvé pour expliquer, d'une façon en quelque sorte positive, ces merveilles peu connues, des hypothèses qui semblent rationnelles. Elles consistent à établir d'abord que la terre possède un fluide donnant la force de vie à tout ce qui sort d'elle (1). On pense aussi que notre planète perd, à chaque instant, une partie de cette force, par suite des continuels déchirements que les hommes et la nature font subir au sol. Il en résulte un dégagement incessant du fluide, dégagement augmenté encore par l'agitation continuelle des eaux.

Ce sont ces molécules infiniment petites du fluide vital, plus légères que la matière cosmique, l'air, les nuages, qui montent et vont former, aux confins de la couche atmosphérique, ce séjour spécial où habitent les Esprits. Et c'est aussi dans ce séjour que les habiles chimistes de l'espace manipulent les fluides émanés de la terre, et forment des groupes de plantes, de fleurs et d'ar-

(1) C'était l'idée de Képler que la terre vit et, par conséquent, possède une âme. Fourier le pensait aussi. « Pour lui, dit Camille Flammarion, les espèces vivantes, « humaines, animales ou végétales, qui habitent les différents globes, sont le résultat « de la fécondation des planètes. »

bres, avec les fluides de ces mêmes plantes, de ces mêmes fleurs et de ces mêmes arbres, morts matériellement ici-bas. En outre, en vertu de ce pouvoir magnétique que possèdent, à différents degrés, tous les désincarnés, il est possible aux habitants de ce séjour, d'attirer à eux les esprits des êtres inférieurs, hommes peu avancés, animaux, oiseaux, insectes, restés à l'état fluidique sur la terre.

Une lumière phosphorescente éclaire ces paysages où les fleurs se détachent lumineuses dans leurs feuillages embaumés. Le *jour* et la *nuit*, tels que nous les connaissons, n'existent pas dans ces espaces et un grand silence y règnerait pour nous, s'il nous était possible de nous y transporter avec notre corps charnel. Cependant des bruits les remplissent, mais ce sont, si je puis m'exprimer ainsi, des *bruits de pensées*. En effet, les habitants de ces régions admirables se parlent entre eux par le simple désir qu'ils ont de se communiquer leurs idées. Les fluides jouent un grand rôle dans ces communications, mais il ne nous est pas possible, avec notre organisme matériel, de nous rendre un compte exact de ce phénomène.

VIII.

D'après ce système, il y aurait donc, dans l'espace, une sorte de nature fluidique, organisée par les Esprits eux-mêmes. Cependant, contrairement à ce que dit Swedenborg, ce séjour ne contiendrait pas de maisons, de places publiques, de cavernes, etc., comme cela est établi dans la théorie célèbre des Correspondances. Il n'y aurait pas non plus de ciel ni d'enfer, mais seulement un *monde des Esprits* où vivraient fluidiquement — en attendant la réincarnation soit sur notre globe, soit sur une planète plus avancée, — les êtres assez parfaits pour ne plus être condamnés, par leur propre nature, à rester terre à terre dans le trouble et dans la souffrance.

Il y a lieu de faire remarquer encore que, dans ce système, la Correspondance existe, mais seulement pour une partie des choses terrestres et que la *doublure* ou le *reflet*, comme on voudra l'appeler, émane du globe et va se fixer dans l'espace, — c'est-à-dire que la nature fluidique n'aurait été formée qu'après la nature terrestre, à mesure que le globe perdait sa grossièreté primitive. Dans le système de Swdenborg, au contraire, le « monde naturel existe et subsiste d'après le monde spirituel, « absolument comme l'effet d'après sa cause efficiente. »

Je n'insiste pas, car je considère qu'il est inutile d'établir en spiritisme, une théorie nouvelle. Il y en a déjà bien assez. Du reste, je ne donne ces détails que comme le résumé d'une simple hypothèse. Il est facile aux spirites chercheurs de demander à leurs guides des explications complètes sur le séjour que je viens de décrire sommairement. Je ferai remarquer toutefois que si l'existence de ce *séjour céleste* spécial, entourant notre planète, était prouvée, cela expliquerait bien des choses et donnerait la clef de bien des visions et de bien des croyances.

Dans un prochain article, j'examinerai les autres points par lesquels la doctrine de Swedenborg se rapproche de la doctrine spirite. (*A suivre.*) ALEXANDRE VINCENT.

M. FRANÇOIS COPPÉE ET L'IMMORTALITÉ.

Nous assistons de nos jours à ce triste spectacle de voir un grand nombre de notabilités politiques, littéraires et scientifiques s'efforcer de répandre parmi les masses les doctrines matérialistes. Nous voulons bien croire que tous ces gens sont de bonne foi, et qu'ils pensent en agissant ainsi, faire œuvre de relèvement social. Dieu nous garde pourtant de voir leurs efforts couronnés de succès, car le jour où le peuple aura perdu ses croyances en Dieu, en l'immortalité de l'âme, lorsqu'il ne pensera plus que ses actes ont des conséquences inévitables dans une vie future, alors tout frein sera enlevé aux passions ; le grand nombre ne cherchera plus qu'à se procurer des jouissances par tous les moyens possibles, sans se laisser arrêter par des considérations de justice, par des sentiments de charité envers ses semblables, alors la célèbre maxime du Chancelier de fer trouvera son application avec toutes ses funestes conséquences : *La force primera le droit.*

Heureusement nous n'en sommes pas encore là, et nous croyons fermement qu'il est au pouvoir des spirites d'écarter ce péril social. Ils savent de *science certaine* (car des expériences mille fois répétées ne peuvent leur laisser aucun doute à cet égard), que tout ne finit pas avec cette vie passagère, que l'âme, substance réelle quoique inaccessible à nos sens, ne peut pas plus se détruire que les atomes de matière dont les savants affirment l'existence éternelle.

Eh bien ! cette croyance qui fait leur force et leur consolation au milieu des épreuves terrestres, ils doivent s'efforcer de la ré-

pandre par tous les moyens en leur pouvoir : et lorsqu'ils voient un personnage marquant, dont les œuvres font autorité, ne pas craindre d'affirmer sa foi en la vie future, leur devoir est de publier bien haut ses déclarations afin de contrebalancer l'influence des partisans de la doctrine opposée, et montrer à tous que ce n'est pas seulement dans le camp des matérialistes qu'on trouve des gens de haute valeur intellectuelle.

C'est en vue de remplir ce devoir que nous communiquons à la rédaction de la *Revue*, en la priant de l'insérer, le passage suivant d'un discours prononcé le 17 août 1878 par M. François Coppée, le nouvel académicien, sur la tombe du jeune poète Paul Lelièvre mort à l'âge de dix-neuf ans. CEPHAS.

« ..... Paul Lelièvre fut un poète, et le temps seul lui a manqué pour faire son œuvre. Oui ce cerveau refroidi pour toujours a conçu de fortes pensées, évoqué de splendides images ; ce cœur qui a cessé de battre a palpité pour tout ce qui est grand et beau ; ces yeux, hélas ! clos à jamais, ont brûlé de la flamme de l'inspiration. Aussi, nous tous, les amis de ce pauvre enfant qui allait être un homme d'élite, sommes-nous atterrés devant cette inexplicable rigueur du sort, et restons-nous autour de cette tombe, *muets* de *douleur* et *d'indignation !*

Faisons un effort pourtant, et, devant le cercueil de Paul Lelièvre, cherchons quelques paroles de consolation pour ceux qui le chérissaient.

Que la nature ait formé un être supérieur et charmant, qu'il ait grandi en vertus au milieu d'une honnête famille, et en savoir sur les bancs d'une illustre école ; qu'ayant recueilli par des années d'étude assidue, l'héritage de la pensée humaine, il ait conçu la légitime ambition de l'augmenter à son tour ; qu'il ait atteint l'âge viril ; qu'il soit devenu un homme prêt pour le travail et la lutte ; et puis, brutalement, stupidement, que tant d'efforts soient perdus, que la mort vienne, qu'on jette un corps dans une fosse, et que tout soit fini, voilà ce qui est impossible. Ce serait une injustice, et il y a un Dieu qui ne peut pas le permettre.

Non, cher Paul, non, pauvre ami bien-aimé, ton âme n'est pas dans cette tombe, même pour refleurir, au prochain avril, dans les violettes pures comme elle et se répandre dans leurs parfums ! Non, elle est ailleurs, où elle doit vivre, où elle vit, d'une vie personnelle, — dans un monde placé bien au-dessus de nos peines et de nos misères, où tu sais aujourd'hui par quelle loi mysté-

rieuse il faut qu'un poète de vingt ans meure en pleine espérance !

Oui, tu vis ! Si rien ne le prouve à ma raison, tout l'affirme dans mon cœur. Je proteste contre la mort éternelle ; et, avec tes parents au désespoir, avec tes amis en deuil, je te salue au seuil de ta nouvelle patrie, où tu t'élèves vers la perfection et l'idéal ! »

(Extrait de la *Nouvelle Revue* du 1er décembre 1884, p. 620, 621.)

ESPRITS TAPAGEURS A MARLES.

L'un de nos amis, homme très énergique, et grand agriculteur dans la Seine-et-Marne, a voulu se renseigner sur certains faits remarquables qui ont lieu à Marles ; il a eu la certitude, que les phénomènes intéressants dont on lui avait parlé, étaient très véridiques et pouvaient, chaque soir, être constatés rationnellement. Ce qui devrait être un sujet d'études sérieuses pour les hommes de science, reste inaperçu, et tandis qu'un curé donne son explication et demande des *messes*, le journal *le Républicain de Seine-et-Marne* fait de l'esprit à propos des âmes et de M. le curé, de satan et de ses œuvres.

Nous nous amusons aux bagatelles de la porte, et laissons faire les hommes de science de l'Angleterre, qui collationnent ces faits avec soin, pour les synthétiser et les mieux analyser ; ils espèrent avec leur aide, trouver la solution de quelques problèmes redoutables posés par les hommes les plus sérieux, à l'encontre du mouvement moderne des idées, et des interrogations toujours plus inquiétantes d'un monde qui cherche.

La *Revue spirite*, du premier janvier, a relaté des faits qui se passent dans le Valais (Suisse), exactement semblables à ceux qui se passent à Marles. Voici l'article du *Républicain de Seine-et-Marne* :

« Avez-vous jamais *entendu* des âmes du purgatoire? Ni moi non plus. Eh bien, si vous voulez aller à Marles, vous vous paierez cette satisfaction, sans bourse délier.

« Il paraît qu'une demi-douzaine — on ne sait pas au juste la quantité — de ces échappées de l'autre monde, viennent tous les soirs jouer à cache-cache, à saute-mouton et à la main-chaude, chez le pasteur de cette commune de Seine-et-Marne, et qu'elles alternent leur inoffensif, mais bruyant charivari, entre la maison du curé et l'habitation des bonnes sœurs.

« C'est d'un heureux augure pour la localité qui a été ainsi

choisie, entre toutes les communes de France, pour les débuts de la troupe supra-terrestre.

« Maintenant, je dois ajouter que les habitants n'en sont pas plus fiers pour cela. Au contraire.

« Ainsi, chez M. le curé lui-même, elles se livrent à des sarabandes infernales — c'est le cas de le dire, — en tapant sur les casseroles, en raclant les chaudrons avec des pincettes, en ouvrant les parapluies avec fracas, etc., etc. Quand la première partie du programme est jouée chez M. le curé, la troupe du purgatoire file presto chez les bonnes sœurs et l'orchestre endiablé, c'est toujours le cas de le dire — joue les morceaux les plus brillants de son répertoire, en tirant les sonnettes, sifflant dans les clés, soufflant dans les corps de fourneau, et heurtant jusqu'aux marmites dans un mêli-mêlo à donner la chair de poule au sapeur le plus brave.

« Cela n'est pas encore le pire. Après le concert, c'est la farce. Ces âmes en détresse et en délire se permettent des licences, qu'un étudiant qualifierait de blagues, d'une impudence aussi grossière qu'invraisemblable. Elles cachent les bottes du curé, mettent sa culotte à l'envers, fourent du poivre dans sa tabatière et recommencent dans la même donnée le même bouleversement chez les sœurs ahuries et, disons-le, désespérées.

« Voilà ce que M. le curé de Marles vient d'apprendre à ses ouailles consternées.

« Que viennent donc faire ces âmes invisibles mais bruyantes, qui hantent le presbytère et la maison des bonnes sœurs? Demander des messes, supplier qu'on s'apitoie sur leur malheureux et triste sort, et comme elles ne peuvent parler, elles attirent l'attention sur elles par toutes sortes de petites plaisanteries qu'elles ont coutume de pratiquer pour se distraire, dans l'antichambre de satan, en attendant des jours meilleurs dans le royaume des cieux.

« Voilà l'explication émue et véridique du curé de Marles. »

MORT DE M. DEVOLUET COLONEL D'ARTILLERIE.

Le colonel d'artillerie en retraite Devoluet, commandeur de la Légion d'honneur, est mort dimanche 21 décembre, à l'âge de soixante-dix-huit ans, dans le modeste appartement qu'il occupait à Paris, 58, avenue de Wagram.

Ancien élève de l'École polytechnique où il entra en 1826, il

fut nommé en 1830, commandant des élèves de cette école célèbre chargés après la fuite du roi Charles X de garder les Tuileries. Cette mission de confiance prouve que déjà le jeune Devoluet avait acquis parmi ses camarades une considération due à des mérites évidents et réels, car modeste à l'excès, il n'avait pas plus recherché cet honneur qu'il n'en recherchera d'autres plus tard.

Médaillé de juillet, nous le trouvons à la fin de 1830 sous-lieutenant à l'école d'application, lieutenant en premier, le 6 août 1832. — On le voit dès lors se livrer avec ardeur à l'étude des questions sociales que soulevaient les publications de Fourrier et ne pas craindre de se dire phalanstérien.

Ayant refusé de prêter le serment que le gouvernement de Louis-Philippe exigeait des officiers de l'armée et qui aux yeux du lieutenant Devoluet portait atteinte à sa foi politique, il fut mis en non-activité le 19 février 1834, pour être rappelé à l'activité à la fin de la même année.

Capitaine en 1840, il passe en 1842 à l'armée d'Afrique, où il reste jusqu'en 1852, presque en punition. Ayant été promu au grade de chef d'escadron, le 14 novembre 1851, il devient en rentrant en France, directeur de la manufacture d'armes de Mutzig, poste qu'il garde cinq ans. — Il avait été fait chevalier de la légion d'honneur en 1845.

Il prend part à la guerre d'Italie de 1859 ; il est nommé officier de la Légion d'honneur en décembre 1860.

C'était un superbe homme que Devoluet. Grand, bien fait, sérieux, réfléchi, il avait été remarqué de Napoléon III qui voulut le faire entrer dans la garde impériale ; Devoluet refusa, en motivant son refus sur ses opinions politiques. On voit que c'était un caractère qui ne transigeait pas avec sa conscience, même en présence de son avenir militaire.

A partir de ce moment il est en butte à des vexations continuelles de la part de certains de ses supérieurs. — Proposé comme colonel, il voit trois fois son nom rayé de la liste des promotions par la main de l'Empereur lui-même. Le général Randon obtient enfin sa nomination le 12 août 1861.

Les services importants qu'il rend pendant son passage à la direction de l'artillerie à Lyon le désignent à l'attention spéciale du général Douai qui demande pour lui la croix de commandeur. Le maréchal X... refuse d'abord de transmettre la demande du général, parce qu'il sait le colonel républicain, Fourriériste et

qu'il le croit spirite. Mais l'obstination du général Douai l'emporte : Plût à Dieu, dit-il au maréchal, que l'armée ne possédât que des officiers comme Devoluet ! Nobles et courageuses paroles qui honorent le général et le colonel.

Le colonel Devoluet fut admis à la pension de retraite, le 10 août 1883, étant commandant de la place de Givet depuis 1867 ; depuis il a vécu à Paris, modestement, comme le voulaient et la simplicité de ses goûts et l'exiguité de ses ressources, avec lesquelles, bien qu'elles fussent réduites à fort peu de chose près, à sa seule pension, il trouvait le moyen de venir en aide à sa famille et à des coréligionnaires malheureux.

Il est resté jusqu'à la fin de ses jours ce qu'il fut dans sa jeunesse : homme de bien, républicain sincère et progressiste, libre croyant, convaincu que la société ne s'améliore que par l'avancement volontaire de chacun de ses membres. Il fut un adepte convaincu du spiritualisme moderne qui enseigne en s'appuyant sur le raisonnement, l'observation et l'expérience, que l'âme, esprit et matière fluidique, sortie à l'état d'atome vivant du sein de l'Être universel, évolue progressivement, en passant par tous les degrés de la vie pour arriver à l'homme et continuer par des incarnations successives, sur cette planète ou sur d'autres ; ses efforts, ses luttes, sa volonté ajoutent constamment à ses acquisitions antérieures, pour continuer sa marche vers Dieu, synthèse de toute force, de toute grandeur, de toute beauté, de tout amour.

Le colonel Devoluet avait prévu sa mort pour cette année. On en a eu la preuve dans une recommandation écrite de sa main, et d'après laquelle une pierre peinte par lui-même, et portant ses nom et prénoms, le lieu et la date de sa naissance, devait être placée sous sa tête dans son cercueil. Or, la suscription complète de cette pierre était celle-ci : Antoine-François Dévoluet, né à Mâcon, le 20 juillet 1807... *mort en* 1884.

Il a tenu à être enterré comme un pauvre. Par suite, il n'y a eu aucune draperie de deuil à sa porte, aucune lettre d'invitation n'a été envoyée ; son cercueil, après avoir franchi le seuil de son habitation, a été mis immédiatement dans un fourgon et conduit à Maisons-Lafitte, où repose le corps de M^me^ Devoluet, à côté de laquelle il a voulu être inhumé. — De crainte que ses amis et connaissances se crussent obligés de l'accompagner jusqu'au lieu de sa sépulture, il a voulu qu'ils ne fussent prévenus de sa mort qu'après ses obsèques.

Il ne voulait pas même avoir les honneurs militaires auxquels lui donnaient droit son grade et son rang dans la Légion d'honneur. — Une note mise en marge de son testament, laissant sa nièce libre de faire à cet égard ce qu'elle jugerait convenable, un régiment de ligne, avec son colonel, son drapeau et sa musique sont venus mardi, 23 décembre, à neuf heures du matin, saluer la sortie de son corps de la maison mortuaire.

A onze heures, quelques intimes, réunis au lieu d'inhumation, lui ont fait leur suprême adieu.

Le *docteur Chazarain*, se faisant l'interprète de sa famille et de ses amis s'est exprimé en ces termes sur le bord de sa tombe :

« Nous venons confier à la terre le corps d'un véritable homme de bien ! Tel fut en effet le colonel Devoluet. Il ne m'appartient pas de retracer la carrière brillante de l'officier distingué qui, sorti de l'École polytechnique en 1830, pour entrer dans l'artillerie, était encore au service de son pays pendant la guerre de 1870-71, alors que, déjà colonel et commandeur de la Légion d'honneur, il eût pu, depuis des années, jouir en paix d'un repos auquel lui donnaient droit son âge et une douloureuse maladie; d'autres, plus compétents et mieux informés que moi, le feront ailleurs avec plus d'autorité. Je ne veux vous parler que de l'homme privé, du penseur libéral et du croyant, à l'intimité duquel j'ai eu l'honneur d'être admis dans les dernières années :

« Le colonel Devoluet était un adepte des doctrines de Fourrier et comme lui il désirait des réformes spéciales destinées à améliorer, sans violence, le sort du plus grand nombre. Mais il avait compris qu'un tel résultat ne pouvait être obtenu que si chacun se réformait lui-même. Il le disait simplement, sans phrases pompeuses, de façon à être compris de tous. Or pour se réformer, il faut en comprendre la nécessité, et cette nécessité on ne la puise que dans une conception rationnelle et scientifique de Dieu et de l'âme.

« Devoluet avait acquis cette compréhension en étudiant de bonne heure le spiritualisme moderne. Et cette étude avait donné à ses croyances une base inébranlable, appuyée sur des preuves véritablement scientifiques.

« Aussi le vit-on, se moquant du ridicule avec lequel il a été longtemps de mode dans deux camps bien opposés (celui des matérialistes et celui des partisans du miracle), accueillir l'annonce

de phénomènes démontrant la réalité objective de l'âme, son autonomie, sa survivance, et son évolution progressive, la transformation et la direction de la matière par l'Esprit, et se consacrer pendant des années à la vulgarisation de la science nouvelle. — Grâce à lui, et au concours dévoué d'une personne que sa modestie ne me permet pas de nommer, les phénomènes de la vie de l'âme, jusqu'alors les plus difficiles à produire, devinrent visibles et tangibles pour tous ceux qui avaient quelques bons rapports avec le colonel.

« Le chrétien libre-croyant était devenu un apôtre spirite que rien ne rebutait, même quand il se rappelait que ses convictions avaient dû retarder son avancement.

« C'est à lui que je dois, et je l'en remercie du fond du cœur, d'avoir pu enfin satisfaire le besoin d'asseoir mes croyances spiritualistes sur des faits indiscutables qui sont la preuve positive de l'existence et de la survivance de l'âme.

« Devoluet mettait ses croyances en pratique, car toute sa vie a été employée à faire le bien. Quoique n'ayant pour fortune que sa pension de retraite, il a trouvé le moyen de soulager bien des misères, d'aider bien des malheureux à sortir d'une position difficile, de soutenir les œuvres créées en vue de protéger la foi nouvelle ; c'est dire combien ses goûts étaient modestes.

« Depuis la mort de sa femme, son affection s'était reportée sur M^lle^ Devoluet sa nièce, sur la dévouée M^me^ Thérard et ses enfants, qui étaient devenus pour lui sa vraie famille, pour lesquels il eût voulu vivre encore quelques années, et que son départ laisse inconsolables. Mais il avait le sentiment de sa fin prochaine, malgré l'amélioration qui s'était produite dans sa santé depuis près d'un an.

« Aussi, quand il y a huit jours, il s'est aperçu qu'il était atteint d'hémiplégie, il a compris que le moment de se séparer corporellement de ceux qu'il aimait était venu et il s'est préparé à la mort avec le calme que donne une conscience tranquille et la certitude que l'âme, par la mort, reprend sa liberté et va en conservant toutes ses facultés occuper, dans les séjours de l'espace, la place que lui ont méritée ses actions. Il était certain de continuer sa marche ascensionnelle vers Dieu, but de toute vie, sans cesser de voir, d'entendre et d'aimer ceux qu'il a laissés pour quelque temps ici-bas.

« Le voilà débarrassé des peines de la vie terrestre ! Il est, nous en sommes tous sûrs, au séjour des heureux, réuni à la compagne

bien-aimée qui l'y avait précédé et d'où il pourra encore communiquer avec nous.

« Colonel Devoluet, au revoir là-haut! »

NÉCROLOGIE. Nous avons reçu la lettre de faire part de M. Debay, mort à vingt-six ans, chimiste, à Trith-Saint-Léger (Nord), époux de Mme Jules Debay, née Jadot: un souvenir à ce frère en croyance et à sa famille.

M. Charles-Louis Deconinck est décédé à Dunkerque-Rosendael, à l'âge de cinquante ans; il était l'époux de Mme Charles-Deconinck-Suinot, notre S. E. C., si dévouée, à laquelle nous présentons toute notre sympathie et notre profonde estime. Nous prierons pour le dégagement de M. Deconinck, et rappellerons cet esprit aux réalités de la vie spirite, en amis et en frères.

M. Wust Nicolas-Joseph, est décédé à Paris, le 12 janvier courant, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, il laisse deux sœurs âgées qui furent pour lui le dévouement personnifié, car cette trinité humaine n'avait qu'une seule et même âme, un seul mot d'ordre : *s'aimer*. M. Wust eut une position, et son capital fut dévoré, en 1848, par la Révolution qui bouleversa tant de fortunes ; pauvre, il travailla avec ardeur à nouveau et fut toujours indignement dépouillé. Il avait perdu sa femme, une fille bien-aimée et vivait avec ses deux sœurs, deux belles âmes qui pleurent l'absent, le lien qui les retenait à la vie. Ce philosophe de quatre-vingt-sept ans, cet humble qui avait de belles et nobles croyances, a été retrouver dans le ciel, sa mère, sa fille, ses saints et saintes à lui, les esprits qui l'attendaient.

Sur sa tombe, M. Leymarie a rappelé cette vie d'une âme énergique, si méritante et si belle.

CODE RÉSUMÉ DES DEVOIRS SOCIAUX (1)

Le journal *La fraternité universelle* apprécie ce volume dans les termes suivants :

« Nous ne saurions trop conseiller la lecture d'un ouvrage que M. C. du Moyssan vient de publier, sous le titre de *Code résumé des devoirs sociaux*, et que nous avons classé, dans les précédents numéros dans la section des annonces, parmi les livres recommandés.

« Cet ouvrage est d'une grande opportunité: il doit, par la pu-

(1) 2 fr. port payé, 5, rue des Petits-Champs.

reté des principes et l'élévation de ses vues, inévitablement contribuer à la marche du progrès moral, par conséquent au bien-être de l'humanité, et aider à établir le règne de la Fraternité universelle qui ne repose que sur la connaissance et l'accomplissement de ses devoirs et sur la pratique de la vertu.

« L'auteur, après avoir fait connaître la beauté et les avantages de la vertu, la laideur et les inconvénients du vice, trace la voix que l'homme doit suivre, dans chaque position et dans toutes les circonstances de la vie. Il a su, par la simplicité du style, l'aménité du langage et la forme qu'il a employée, rendre l'étude de la morale facile, attrayante et accessible à toutes les intelligences.

« N'ayant en vue que le bien-être de l'humanité, tout en appuyant son enseignement sur l'existence d'un Être supérieur et sur le principe de la responsabilité humaine, l'auteur s'est tenu en dehors des questions religieuses.

« Quant aux questions politiques, tout en naviguant sur cette mer orageuse, il a su en éviter les écueils : il a donné de sages conseils aux partis les plus opposés, sans en froisser aucun. Il est donc sûr de trouver un bon accueil dans tous les camps, et de se concilier l'estime, la bienveillance et la sympathie de tout lecteur impartial. »

La *Revue spirite* a parlé de ce volume, en août 1884, et depuis, le ministre de l'instruction publique lui a donné un généreux encouragement, et promis une souscription importante en faveur des bibliothèques populaires. — L'académie des sciences morales a prévenu M. du Moyssan que son livre est inscrit pour le concours du prix de 5000 fr., accordé à l'auteur qui enseigne le mieux la pratique de la morale et de la vertu, l'art de combattre l'égoïsme, l'envie, et faire connaître et aimer la patrie. Nous citons quelques passages de cette œuvre d'un spirite convaincu.

D. L'enfant qui vient au secours de ses parents et qui assure leur existence, quand ils ne peuvent plus la gagner, accomplit-il tous les devoirs que prescrit la piété filiale ?

R. Il accomplit, sans doute, un devoir ; mais une bonne œuvre n'a de mérite que par le motif qui l'inspire et par la forme dont elle est revêtue.

Nous avons dit que l'aumône donnée de mauvaise grâce équivaut à une injure : il en est de même des secours qu'un enfant donne à ses parents. Un père et une mère n'ont pas tant besoin du pain quotidien que de preuves de sympathie, de marques

d'intérêt, d'attentions, et de douces paroles. Les aliments les plus simples, le logement le plus modeste leur suffisent, pourvu qu'ils trouvent dans leur enfant de bons procédés et des sentiments tendres et affectueux.

Accompagner les secours qu'on leur donne de paroles dures, d'un air mécontent, de l'aigreur d'un caractère sec et maussade, ou d'un silence morne et dédaigneux, c'est leur faire payer bien cher le pain qu'ils mangent; c'est perdre tout le mérite du sacrifice que l'on fait. Ce n'est pas ainsi que l'on paye les dettes du cour! Ce n'est pas ainsi que l'on embellit la vieillesse de ceux qut nous ont donné leur jeunesse! Les derniers jours de la vie sont bien assez froids! Pourquoi les entourer encore des glaces de l'indifférence. »

Dans cette ouvrage, chaque chapitre contient des principes aussi purs, des idées toujours saines et utiles.

Munuel d'instruction nationale par EMMAUEL VAUCHEZ. M. E. Vauchez a fait paraître son *Manuel d'instruction nationale*(1); en résumé, ce qu'il désire, quant à l'éducation civique et militaire, c'est quelle soit organisée dès le jeune âge, pour en arriver à un service de 2 ans et demie; 30 mois de présence au corps sans nuire à notre force militaire, car, à aucun prix nous ne devons nous affaiblir; il prétend que notre armée sera plus énergique après une préparation vigoureuse des jeunes gens. Les officiers supérieurs auxquels M. E. Vauchez a communiqué ses idées, les ont fortement approuvées, d'autant plus que cette réforme donnerait un bénéfice de 200 millions chaque année : 1° parce que l'état aurait une classe en moins à nourrir; 2° ces hommes produraient chez eux, par leur travail ce qui économiserait 300 millions dans les deux sens, et comme la réforme en prendrait une partie, il ne faut mentionner qu'un supplément de 200 millions pour le budget, et cela est important,

Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence par M. BOURGÈS, officier en retraite, livre instructif et bien conçu, 1 fr.

Journal du Magnétisme, mensuel, vient de paraître. — Sommaire du numéro d'octobre :

Enseignement : LA DIRECTION. — Quelques mots sur notre

(1) 1 franc la brochure; et 0 fr. 70 c. chaque, en demandant 12 brochures à la fois.

organisation. — Étude sur la force neurique ou fluide magnétique : Dr A.-A. Liébeault. — Revue de thérapeutique magnétique : *Guérison d'une gastro-entérite chronique. — Ménorrhagie. — Rhumatisme* : H. Durville. — Bibliographie. — De droite et de gauche.

On s'abonne à la *Clinique du Magnétisme*, 5, boulevard du Temple, Paris, 6 fr. par an. Envoi d'un numéro gratis.

LA CHUTE ORIGINELLE SELON LE SPIRITISME, par M. E. Guillet. Volume paru en octobre 1884, 3 fr. 50. Ouvrage bien conçu, écrit d'une façon précise et claire.

CHOIX DE DICTÉES SPIRITES, par le Dr Wahu, petit in-18, de 259 pages, 1 fr., pour propagande.

M. Ernest Britt, artiste pianiste, compositeur et excellent médium, vient de publier un recueil de douze mélodies inspirées par ses guides et formant un album que nous recommandons vivement aux amateurs de bonne et sérieuse musique.

Les vies mystérieuses et successives. — Étude des grands problèmes qui ont de tout temps agité l'humanité. 6 fr. grand in-8°.

Le Messie de Nazareth. — Beau et bon livre : ce n'est point perdre son temps que de lire *Le Messie de Nazareth*. 3 fr.

La Thérapeutique du Magnétisme, de A. Cahagnet, le chercheur si pratique, l'observateur judicieux, se vendra désormais 4 fr. au lieu de 5 fr., pour mieux le mettre à la portée de nos F. E. C.

Les *Conférences spirites*, 1882, par François Vallès. 1 fr. Recommandé aux penseurs, aux chercheurs de vérités. — Conférences 1883. 2 fr.

Le Spiritualisme expérimental et les apports, par Alexandre Vincent. 1 fr. 50, 1 fr. 75, port payé.

Le Surnaturel considéré dans ses organes et dans les conséquences utiles de ses apparitions. Cet ouvrage remplit avec science et un grand intérêt l'objectif que s'est tracé M. François Vallès, inspecteur général honoraire des Ponts et chaussées. 2 fr.

Le Magnétisme curatif au foyer domestique, par Mme Rosen. 1 fr.

ETUDES SPIRITES, DICTÉES REÇUES DANS UN GROUPE BISONTIN (Besançon). Grand in-8°, de 96 pages, 1 fr. Suite de communications remarquables.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imprimerie G. Rougier et Cie, rue Cassette, 1.